



Gérard Cartier

## Une livre de chair

*DES PROSES qui manquent d'élévation* de Paul Keineg  
Illustration de couverture de Nicolas Fédéréenko  
(Obsidiane, 2018)

Qu'est-ce qui fait qu'un court texte qui ne revient pas à la ligne avant la marge est un « poème en prose » ? On ne sait pas très bien, c'est affaire de sensibilité, si bien qu'on a mis, qu'on met encore le terme à toutes les sauces. On ne peut s'empêcher de lire dans le titre étrange du dernier livre de Paul Keineg une définition a contrario de ce que sont, pour la plupart des lecteurs, ces textes mi-carpe mi-lapin : des proses d'une certaine élévation de ton et de pensée, dont le modèle idéal serait *Le spleen de Paris*. La modernité, de Max Jacob à Franck Venaille, a peu à peu battu en brèche cette conception, si bien qu'aujourd'hui est *poème*, quelle que soit sa forme, ce que l'auteur revendique comme tel – démarche similaire à celle qu'ont suivie les artistes dans le sillage de Marcel Duchamp. Si l'auteur est bien poète jusque dans ses proses, il refuse la posture quasi extatique qui reste encore plus ou moins attachée à la poésie. Cette activité suspecte, vaguement outrancière, irritante dans sa sourde prétention au sacré et dérisoire dans son incapacité à changer quoi de que ce soit du monde, cette activité inutile et pourtant merveilleuse, il veut la pratiquer « sans élévation », en poésie comme en prose. « Je me fous de savoir ce qu'est la poésie », écrit d'ailleurs perfidement Keineg, après avoir piqué le lecteur avec son titre et un court récit servant d'exergue, *Lotta continua*, où l'on voit la poésie assassiner la prose...

Ces textes, tirés du passé – en particulier de l'enfance, où toutes choses naissent – ou du quotidien, sont donc le plus souvent d'un registre familier, mais ils trouvent par le jeu des associations et des métaphores, sur « la route en lacets des enchaînements de cause à effet », une résonance bien plus large. Paul Keineg garde toujours « un œil sur la laideur du monde », sur ses guerres, ses crises, ses relégations sociales, ses luttes perdues. Ce recueil est pour lui l'occasion de revenir, sans esprit de système, sur un parcours tourmenté, tant au plan personnel qu'en politique et en littérature : « J'ai presque cru en l'avènement du prolétariat – les ouvriers et les paysans ont disparu, ou presque. J'ai presque cru en les pouvoirs de la poésie – la poésie a disparu, ou presque. » Et quant à l'amour... Tout vrai livre, rappelle-t-il, « se paie d'une livre de chair ».

On ne sera pas surpris que la Bretagne forme le fond de nombreuses pages. Revenant aux racines de son passé de militant autonomiste, Keineg rappelle qu'enfant il ne voulait pas être français, qu'il l'est devenu par effort, qu'il a vécu l'arrachement à la langue bretonne de ses parents comme un traumatisme, ce qu'il manifeste par ces mots terribles : « Combien d'années faut-il pour accomplir son propre nettoyage ethnique ? ». Mais l'amour de la Bretagne n'enferme pas son imaginaire, qui reste ouvert sur le monde, en particulier sur les États-Unis où il a vécu et enseigné de longues années.

L'écriture est vive, nerveuse, sans ornements dans la forme, sans ostentation dans

les idées. Elle témoigne d'une méfiance vis-à-vis du beau et du sensible que laissait pressentir le titre, retenue qui n'empêche pas quelques confidences : « ...toutes les fois que je pense à vous, mon dedans se défait ». Ces pages sont parcourues d'une ironie légère, désenchantée, parfois grinçante, profondément humaine – « Avoir grandi au milieu des champs de pommes de terre ne garantit pas l'immortalité » – et souvent brusquées de courtes incises sans rapport évident avec le sujet, qui troublent les récits et leur donnent une pointe d'étrangeté qui ajoute au plaisir de lecture.

Plus inattendues, chez Paol Keineg, quelques brèves fictions où il semble saisi d'une sorte d'ivresse, qui font parfois penser aux folles inventions de Max Jacob (« ... Mon père était oculiste militaire, ma mère avait perdu la vue à l'âge de neuf ans... »), et qui souvent ne s'écartent du réel que pour l'appréhender sur le mode du conte. Cette page par exemple, où se lit le destin de toutes les Bécassine exilées à Paris comme employées de maison :

#### AGRIPPA

Livre imprévisible s'il en fut, et parfaitement dangereux, l'Agrippa fut remplacé par la Bonne Presse où les garçons de famille deviennent ingénieurs, les filles de bonnes épouses, et tous montent dans de belles autos à la poursuite des trésors de Golconde. Les filles de la campagne, après qu'on leur aura gommé la bouche, entreront au service de Madame de Grand-Air. Là-bas, en torchant les futurs ingénieurs, elles garderont obstinément au fond des yeux le souvenir des nuages et des vents de mer, et c'est tout ce qu'elles auront jamais connu du monde de la poésie. Aujourd'hui, dans le refus des livres à risque, le monde devient indéchiffrable.

Nombre de proses, à l'image de celui-ci, contiennent une rapide réflexion, mi-sérieuse et mi-ironique, sur l'activité à quoi Keineg s'astreint encore malgré le peu d'illusions qu'il a gardé sur son utilité : « ...et même lorsqu'on croit avoir tout compris, il reste de l'obscur » (qui rappelle le : « C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau » de l'Annoncier du *Soulier de satin*) ; ou celle-ci, qui me semble donner le ton du recueil : « Le mauvais temps met en valeur la vanité du poème ».